

Frédéric Barbe

La Beaujoire enquête sur un coup d'état urbain



À la mémoire d'Henri Michel et de Bob Marley
qui peuvent à nouveau jouer ensemble au football.

La Beaujoire, enquête sur un coup d'état urbain, forcer, détruire, privatiser, densifier

On ne vient pas à l'entraînement
pour taper dans un ballon,
on vient pour connaître ses partenaires.
Jean-Claude Suaudeau

Un joueur peut coûter cher,
deux joueurs peuvent coûter très cher,
mais la relation entre les deux n'a pas de prix.
Raynald Denoueix

cités par Serge le Dizet, Presse-Océan, 15 décembre
2017



la beaujoire, enquête sur un coup d'état urbain — forcer, détruire, privatiser, densifier
de Frédéric Barbe, mai 2018 ;
éditions à la criée, 14, rue Guy-Lélan, 44400 Rezé ;
www.alacriee.org | a.la.criee@free.fr ;
isbn 978-2-919635-10-8 ;
dépôt légal bibliothèque nationale de France, mai 2018 ;
impression Le Ravin Bleu, mai 2018 ;
crédit photos : toutes photographies de l'auteur sauf page 6 (extrait du protocole d'accord nm/yellopark) et page 50 (brigade Loire) ;

du même auteur
aux éditions à la criée
le voyage masse, écrire ses récits de voyage aujourd'hui, 2016
les fleurs du Mali de Charles Baudelaire, 2011
interstices, 2008
aux éditions l'escarbille
just married, western atomique, 2016
la madone algérienne, 2006, 2010
aux éditions l'act-mem
hier, monsieur Lee, 2007
aux éditions l'atalante
made in Korea, 2001

l'éditeur conseille en lecture complémentaire
le guide indigène de détourisme de Nantes et Saint-Nazaire, 2016,
dans toutes les bonnes bibliothèques et bonnes librairies,
également sur www.alacriee.org ;

Introduction

Pourquoi s'intéresser à la destruction d'un stade de football [7]

Pourquoi utiliser une grille d'analyse transitionnelle [9]

Le projet YP, récit d'une tentative de coup d'état urbain [13]

L'annonce [14]

L'agenda caché [15]

Un gros coup, trois petits coups [16]

Le stade hystérique du projet métropolitain [18]

Tina, la contre-expertise et la CNDP [21]

Forcer les imaginaires et dresser la pensée collective [22]

Un bout de la ville maltraité [23]

La fiction au secours du projet urbain [26]

« L'autre projet » ou comment sortir de l'impasse de la concertation [28]

Une écologie populaire du stade de football [31]

L'expérience du stade entre aliénation et écologie [32]

Le supporterisme en régime d'exception [34]

Le jeu à la nantaise, une figure de l'autochtonie [35]

Le football professionnel, un commun paradoxal [37]

Le stade de football dans le droit à la ville [41]

Détruire, acte fondateur et refondateur du capitalisme urbain [42]

Les nouveaux stades, centralités commerciales à prétexte sportif [43]

Réguler le football professionnel [45]

Jouer partout dans la ville [47]

Conclusion

YelloPark et « l'autre projet », conjuration(s) [51]

C'est déjà demain [51]

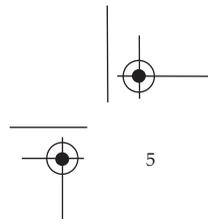
Préserver l'intérêt général et l'argent public [52]

There are alternatives [53]

Ce qu'apporte le conflit, la révélation des qualités du territoire et des habitants [55]

Déverrouiller les concertations [57]

Notes [59]



Ne nous proposez plus de détruire la ville, ne nous proposez plus de raser les barres, de détruire les tours [...] Essayez de trouver autre chose, car détruire une tour, détruire une barre, faire un trou immense dans un bâtiment qui existe, c'est souvent considéré par les habitants comme un fait de guerre.

Jacques Floch, député-maire de Rezé,

Assises de Nanterre organisées par Banlieue 89, mai 1989.

LA BEAUJOIRE, ENQUÊTE SUR UN COUP D'ÉTAT URBAIN FORCER, DÉTRUIRE, PRIVATISER, DENSIFIER

Introduction

Les lecteurs et les lectrices réalistes pardonneront le titre un peu cru et piquant. Ils savent qu'au milieu du récit urbain et du stroboscope métropolitain, il faut donner du corps à ce qu'on raconte. Il faut faire un pas de côté. Depuis le 19 septembre 2017, on entend beaucoup de bruit et de fureur du côté de la Beaujoire : la destruction d'un stade fonctionnel, la privatisation inattendue d'un des plus gros équipements publics de la métropole nantaise, la production à toute allure d'un morceau de ville hyperdense sur vingt-trois hectares privatisés de gré à gré, une concertation privée précipitée où l'essentiel, du sens de l'action aux alternatives possibles, en passant par les élus et les services métropolitains, est porté disparu.

Pourquoi s'intéresser à la destruction d'un stade

S'intéresser au projet de destruction de la Beaujoire et à cette privatisation du stade sans concurrence dans le cadre d'un projet urbain dense et spéculatif, c'est reconsidérer le football professionnel et son lieu mythique, le grand stade, comme un objet social intéressant, ambivalent, partageable. C'est prendre le stade adoré, détesté ou ignoré pour un objet urbain ordinaire que l'on peut soumettre au sens critique, aux exigences de transparence et aux nouvelles lectures transitionnelles. C'est aussi prendre au sérieux le caractère verrouillé du projet YelloPark, les conditions extrêmes de son élaboration, de sa mise en scène et de son calendrier. C'est faire l'hypothèse qu'il s'agit d'un changement significatif de la politique métropolitaine — le signal de « quelque chose » qui bouge. C'est dans ce contexte d'inquiétante étrangeté que sont utilisées ici les expressions de coup d'état urbain, de forçage politique et de stade hystérique du projet métropolitain. L'événement YelloPark est caractéristique du passage à la surmodernité comme prolifération des consommations, des empreintes et des aliénations.



En mobilisant l'expression mythologique de jeu à la nantaise pour qualifier le projet, la présidente, le promoteur et le propriétaire tentent aussi de capturer la langue même issue du football local. Pourtant, l'alliance de la financiarisation du projet métropolitain et de celle du football professionnel n'a rien de la puissance collective et esthétique du jeu à la nantaise. Par leurs manières autoritaires, les trois acteurs de YelloPark pratiquent au contraire la politique sans les électeurs, sans la diversité des mondes associatifs et professionnels, ni la diversité de leurs expertises. Ils signifient le retrait des imaginaires pluriels et de l'action publique pour déléguer à des acteurs privés de grande taille choisis de gré à gré la production d'équipements et de morceaux de ville. En annonçant que cette façon de faire est la meilleure méthode possible et qu'il n'y en a pas d'autre, ils menacent les ressorts démocratiques déjà affaiblis du système politique local.

Devant ce calendrier de projet placé sous le signe de l'urgence absolue, devant des élus métropolitains invisibles et une concertation privée, une association et un collectif de supporters, À la nantaise et la Brigade Loire, l'association des commerçants ambulants de la Beaujoire, plusieurs associations d'habitants du quartier et l'architecte du stade de la Beaujoire s'étonnent et entrent rapidement, chacun à leur rythme et avec leurs moyens, en contre-expertise. Cette agitation accélère sans doute la saisine de la Commission nationale du débat public¹, une instance de régulation des grands projets d'aménagement qui nomme le 6 décembre 2017 deux « garants » pour « garantir » une seconde concertation menée encore par l'opérateur YelloPark et dont ils donneront une synthèse en juin 2018. En mars, les élus verts, au terme d'une réunion-débat publique équilibrée, rejoignent cette inquiétude : leur contribution, extrêmement critique, pointe une longue liste de contradictions entre YelloPark et les engagements métropolitains en faveur des transitions². Le 5 avril 2018, sous la pression générale, les porteurs du projet et les garants de la commission nationale du débat public prolongent d'un mois la concertation. Le 25 avril, l'exécutif métropolitain annonce en conférence de presse l'abandon de la tour de grande hauteur et le retour à la fourchette basse du nombre de logements (soit 1500 au lieu de 2000). On ne sait alors plus quoi penser d'un telle maîtrise d'ouvrage.

Pourtant, pendant les concertations, les travaux continuent. Un protocole d'accord entre les trois partenaires est signé le premier décembre 2017 avec échéance au 30 juin 2018. L'architecte-urbaniste du projet est choisi fin décembre, l'architecte du stade fin janvier. Une maquette apparaît le 21 février où personne ne reconnaît la cité-jardin annoncée quelques mois plus tôt, les « 1500 à 2000 logements » sont devenus 2000 — puis une volée de réunions où les moyens et les temps de

parole des uns et des autres sont totalement dissymétriques. Fin mars, la nouvelle maquette « officielle » du projet est présentée au MIPIM de Cannes, le festival de Cannes de l'immobilier mondial, puis des images de synthèse du nouveau stade envahissent les médias. Il faut vendre le projet, et d'abord aux grands investisseurs. C'est le début de la commercialisation à grande échelle du projet. La concertation « garantie » se mue en farce. Le projet avance à toute allure alors qu'aucune décision ne doit être prise avant la fin de celle-ci. C'est donc à nourrir ce débat nécessaire bien au-delà du monde du football que ce texte propose de contribuer. Les sciences sociales s'écrivent souvent dans une grande lenteur, au fil de projets eux-mêmes lents. Face à cette hystérisation du temps du projet urbain, l'écriture d'intervention s'impose au risque, sinon, de se réduire à la production de notices nécrologiques. Ici, celle d'un stade à la fois mythologique et fonctionnel — un stade en commun, de plein exercice, en habitabilité comme en durabilité, porté historiquement par la collectivité, le stade de la Beaujoire à Nantes, dont nous redécouvrons paradoxalement les qualités et les potentialités urbaines et transitionnelles à l'occasion du projet qu'ont certains de le détruire.

Pourquoi utiliser une grille d'analyse transitionnelle

Pour analyser ensemble un projet urbain aussi étonnant que Yello-Park et réfléchir sérieusement aux alternatives, il faut prendre le temps de parler de la « transition » pour tenter de s'en emparer comme outil d'analyse. Ce mot a récemment permis à l'État de renommer le Ministère de l'Écologie et du Développement Durable (2007-2017) qui prenait lui-même la suite du premier Ministère de l'Environnement (1971-2007), en *Ministère de la Transition écologique et solidaire*. Le terme de transition, utilisé au singulier ou au pluriel, souvent suivi de l'adjectif « socio-écologique » s'est substitué peu à peu aux expressions de « croissance verte » et de « développement durable » utilisés à la fin du vingtième siècle. Écologiser les mots de « croissance » et de « développement » profondément attachés à la continuation de la modernité industrielle telle que nous l'avons connue jusqu'à aujourd'hui est apparu très vite comme une impasse. « L'écoblanchiment » (ou greenwashing) des vieilles pratiques bien connues cachait même une accélération qu'on appelle tout simplement la « surmodernité », le « toujours plus de toujours plus ».

Ces mots sont contradictoires avec l'idée même de transition. Celle-ci constitue en effet un ensemble de changements des pratiques, mais surtout des finalités et de l'éthique des sociétés humaines. La transition réagit à la fois à l'épuisement et aux dégradations des milieux (pollutions des milieux, perturbations endocriniennes, réchauffement climatique,





réduction de la biodiversité, raréfaction des ressources, etc.), mais aussi aux nombreuses dégradations sociales et intimes (inégalités, exclusions, compétitions, conflits, souffrances, addictions, emprises, difficultés relationnelles, etc.). La transition dont il est question ici ne désigne donc pas le simple passage d'un état temporaire de la société à un autre, comme dans les expressions de « transition démographique », « transition numérique », « transition énergétique », etc. La transition socio-écologique ne sert pas à décrire les différents cycles du changement technique et économique des sociétés modernes. Elle propose de repenser complètement la modernité engagée dans un processus d'emballage et d'autodestruction qui a été nommé en 1995 comme « l'anthropocène », la nouvelle ère géologique de la modernité. La « modernité » avait, il y a peu encore, un autre nom que peu de gens osent maintenant utiliser, celui de « progrès ». Le progrès reposait sur des croyances : caractère illimité des ressources, maîtrise absolue des environnements, valorisation comptable de l'individu consommateur, augmentation souhaitable et infinie des consommations et des empreintes écologiques, financiarisation progressive et généralisée des activités humaines, exercice arbitraire de l'autorité dans le monde de l'entreprise comme dans celui de la vie politique. C'est de tout cela dont il est question dans YelloPark, à l'échelle d'une ville.

La transition a donc des exigences et elles sont fortes. Elle ne se réduit pas à une réglementation technique, à des vélos électriques en location ou à des campagnes publicitaires de mi-mandat, c'est une approche globale de la vie contemporaine du point de vue environnemental, social et intime — selon l'hypothèse des « trois écologies » de Félix Guattari dont je reparlerai au chapitre 3. Il s'agit de rendre nos modes de vie plus habitables et durables. On peut donc penser l'expérience du stade, comme le projet urbain, d'un point de vue transitionnel. Il faut pour cela utiliser notre expérience et notre sens commun, mais aussi des mots encore émergents. L'écologie n'est pas celle des seuls écologues. Elle concerne tout le monde et tous les aspects de la vie. Elle parle « d'empreinte écologique » (celle des nos consommations et de notre style de vie), « d'habiter » et de « d'autochtonie » (vivre dans un réseau de relations situées dans des lieux, s'approprier en conscience des lieux, devenir indigène), « d'habitabilité » (la manière dont les lieux peuvent accueillir la vie humaine), de « durabilité » (notre style de vie peut-il durer dans le temps et dans l'espace), de « relation » (au sens où nous vivons en permanence dans des réseaux de relations qui nous construisent, nous conditionnent et nous libèrent), de « complexité » (dans la perception de nos environnements, dans le refus des raisonnements simplistes et des alternatives infernales), « d'autonomie »

et de « souveraineté » (pas seulement politique ou psychologique, plutôt notre capacité à penser et agir), de « singularité » et de « diversité » articulée dans l'égalité de dignité des acteurs et des intelligences, de « communs » (la gouvernance collective d'objets partagés qui échappent à la logique du profit), de « droit à la ville » (selon l'expression inventée par Henri Lefebvre en 1968, pour dire le droit collectif des habitants à construire et à partager les ressources urbaines), de « sobriété », de « traçabilité », etc. Une littérature abondante est maintenant disponible pour qui veut. Chacun des livres mentionnés dans la courte note bibliographique³ nous dit quelque chose de YelloPark. C'est de ces va-et-vient entre notre quotidien souvent submergé et la pensée critique souvent déconnectée que peut advenir ou pas une transition à travers nos expériences directes. Il nous faut nous réconcilier. La controverse et le conflit YelloPark, projet caractéristique de la surmodernité, constituent un de ces petits terrains où se joue une possible réconciliation transitionnelle.

Boite noire : La production de ce texte s'appuie sur une présence nantaise dans la durée (je suis né et je vis à Nantes, j'en connais bien la géographie, les trajectoires et les soubresauts) et une inclination pour le football comme jeu et comme spectacle (je joue régulièrement, je regarde de temps en temps un match, je vais au stade une ou deux fois par an, je vais parfois dans d'autres stades ailleurs, j'ai déjà écrit sur le football, précisément sur la Coupe du monde en Corée du Sud en 2002, *Ombres et lumières pour onze diables rouges*, Les cahiers de Corée, 2003). Ce travail s'appuie également sur le suivi du projet que j'effectue en tant que géographe : réunions officielles, réunions organisées par les habitants et les supporters, entretiens avec des acteurs engagés dans le dossier, fouille des données disponibles, travail bibliographique (presse sportive, travaux de recherche, fictions et récits sur le monde du football), contributions orale et écrite dans le cadre de la concertation officielle, discussions individuelles et collectives de pré-publication. Mes demandes d'entretien à plusieurs porteurs du projet, incluant les deux garants, sont restées sans suite dans les délais de ce travail. *La Beaujoire, enquête sur un coup d'état urbain — forcer, détruire, privatiser, densifier* et l'éditeur n'ont bénéficié d'aucune subvention publique ou mécénat privé. Merci à tou-te-s celles et ceux qui l'ont rendu possible, la pensée est aussi et profondément collective : elle vit dans nos relations et nos discussions. L'ensemble des notes se situe en fin d'ouvrage.